

Serge Hannoun

*Albert Bensoussan, chantre de la mémoire juive d'Algérie*

ALBERT BENSOUSSAN  
LE VERTIGE  
DES ÉTREINTES



En cette rentrée littéraire et au début d'une nouvelle année juive paraît aux Editions Maurice Nadeau le nouvel ouvrage d'Albert Bensoussan, auteur prolifique, dont nous avons présenté il y a quelques mois *L'Anneau*, recueil de nouvelles, et qui a fait paraître récemment dans la collection Folio-Théâtre une nouvelle et intéressante traduction des *Noces de sang* de Federico García Lorca dont il avait déjà réalisé une biographie. Cette fois-ci il s'agit d'un roman ; les inconditionnels d'Albert Bensoussan s'en réjouiront certainement, et ce sera, pour ceux et celles qui le connaissent moins une belle occasion de le découvrir.

Je dis « roman », car l'auteur fait parler un narrateur, « Benyamin Benayon 18 rue Danton » qui revisite sa vie. « Roman », mais d'un type particulier, car s'il y a bien une trame narrative, elle se mêle à des anecdotes qui semblent plus

personnelles, faisant évoquer une « autofiction », et des réflexions intimes qui ne sont pas sans évoquer les *Essais* de Montaigne et *Qohélet (L'Ecclésiaste)*, par ailleurs cités par le narrateur-auteur. Mêlant fiction et réalité, songes et fantasmes, le récit volontairement non chronologique conduit le lecteur à la découverte progressive de certains moments de la vie du narrateur, son enfance, ses parents, ses rencontres amoureuses, ses amis, l'Algérie d'avant l'Indépendance, Alger la Blanche, avec « l'étagement des cubes immaculés, les arcades sur le port, les collines au jasmin, les touffes d'asphodèles, le sang vif des bougainvilliers... ».

Comment résumer brièvement ce roman de 249 pages, dense, dans lequel la vie du narrateur défile, « déroulé en catastrophe » nous dit-il, et dans lequel souvenirs et méditation alternent harmonieusement ? Nous découvrons Benyamine, le narrateur, perdu dans les rues d'Alger à l'âge de 5 ans la veille de Roch Hachana. Il fait alors la rencontre de Dihya, une petite fille kabyle, dont il reçoit son premier baiser, et qu'il recherchera sa vie durant au travers des différentes rencontres féminines et amoureuses qu'il connaîtra par la suite, et qu'il retrouvera sous les traits d'une bibliothécaire bien plus tard à Marseille. Deux figures majeures s'imposent dans la vie sentimentale de notre narrateur. Dores la Galicienne d'abord, qu'un ami lui avait présentée, et qu'il décide de revoir sur un « coup de dés » (le hasard joue un grand rôle dans la vie de Benyamine). Naufragée de la guerre d'Espagne, comme lui qui vient de quitter l'Algérie devenue indépendante. Et c'est le coup de foudre. Dores sera l'amour de sa vie, la complice intellectuelle qu'il épouse, mais dont malheureusement il n'aura pas d'enfant, pas de fils, regrette-t-il, pour réciter le Kaddish après sa mort, car arrivé au crépuscule de sa vie, la mort le hante, la mort qui a emporté au cours des ans tant de ses proches, amis, parents, êtres aimés, ces défunts auxquels il rend pieusement visite à la « Maison de Vie » (le cimetière). Dores,

« ma jumelle, dit-il, mon amour, ma sœur », tombe gravement malade, et Benyamine va l'accompagner tout au long de sa longue maladie, l'entourant de son affection, de son amour, de ses attentions, mais souffrant de la voir devenir si dépendante et incapable de communiquer. Albert Bensoussan écrit alors des pages émouvantes sur l'angoisse qu'on éprouve face à un être proche en fin de vie, sur la souffrance ressentie face à une personne qui a perdu la tête, sa « dormante », dit-il, sur la douleur face à cette aimée qu'on « accompagne en décadence », mais aussi sur la place et le rôle des aidants. Après la mort de Dores, Benyamine, devenu « chibani » en quelque sorte (« vieux » en arabe maghrébin), épouse en secondes noces Leah, sa « femme ultime », sa « dernière halte », qui le taquine volontiers, un peu dépressive, et qu'il prend plaisir à observer endormie. Juif en errance, le narrateur, tout comme l'auteur, vit à Rennes où il a été professeur d'université, Rennes qu'il quittera après son mariage religieux avec Leah, pour revenir (définitivement ?) dans la capitale bretonne où, hasard (mais nous l'avons dit, ce dernier joue un rôle important dans le récit, et des tours à Benyamine), son père avait été hospitalisé après une blessure de guerre en 1915. Et comme d'habitude nous retrouvons avec plaisir l'univers, le style si particulier d'Albert Bensoussan, écrivain, universitaire, traducteur et poète, épicurien et érudit, son style si particulier alternant anecdotes, commentaires, songes, courts poèmes, moments d'histoire avec un grand H, mais parvenant toujours et élégamment à retrouver le fil de son récit.

Le narrateur-auteur interrompt alors son récit pour raconter son service militaire à la fin de la Guerre d'Algérie sur un piton rocheux près de la frontière marocaine, la fin dramatique de l'Algérie française, pour nous parler de sa vie d'étudiant, de ses amitiés littéraires, évoquer ses rencontres avec Marie Cardinal ou le Colonel Argoud, nous narrer le jeûne de 6 jours du grand-père Yehouda de Debdou, nous dire son amour de la langue française, pour la culture

française. Et ceux qui ont déjà lu des textes d'Albert y retrouveront sa verve, la richesse de son vocabulaire, et son amour de la langue arabe qu'il ne parle pas mais dont il se plaît à prononcer les mots, mots dont la sonorité le réjouit. Et sa fidélité à un monde disparu qu'il parvient à évoquer merveilleusement, l'Algérie d'avant l'Indépendance et l'Exil. « ...nos traditions judéo-arabo-berbères, la musique, la cuisine et les youyous, non, personne ne pourra m'en défaire. ». Ils y retrouveront aussi cet attrait pour les jeux de mots, les calembours, un humour qui alterne avec des moments plus émouvants, parfois sensuels, l'évocation des parfums, des couleurs de sa terre natale. Mais ils trouveront également cette proximité simple avec la religion, cette fidélité aux traditions, cet amour des textes bibliques. « J'ai l'âme pieuse, et ma voix se brise sur les arêtes du vieil hébreu », nous dit-il. Et avec quelle émotion récite-t-il le Kaddish, cette prière dite des morts, mais totale louange de D.ieu, et combien sont émouvants ses citations et commentaires de *Qohélet*...!

L'autodérision, un certain désenchantement parcourent le livre. « Qui a dit que le but de la vie était le bonheur ? » nous confie-t-il. Albert Bensoussan a intitulé son livre « Le vertige des étreintes ». Benyamine, (Albert ?) nous parle des sensations vertigineuses qu'il éprouve depuis son départ d'Algérie. Des étreintes, son texte, hymne à l'amour, amour de l'être cher, de la vie, en est riche. Et il est vrai que certaines étreintes peuvent par leur intensité, par la joie ressentie, partagée, peuvent nous étourdir. Mais peut-être aussi « vertige des étreintes » parce qu'on désire étreindre, aimer la vie, les êtres autour de nous, posséder, mais qu'on n'y réussit jamais tout à fait, et parfois le vertige nous prend avant de conclure ou quand on se retourne sur le passé. Alors, « fuir le bonheur avant qu'il ne se sauve... », comme le lui chante Leah ? Certains se demanderont certainement si tout est « vrai », quelle est la part du vécu et de l'imagination dans le récit que fait le narrateur-auteur. À ceux-là, Amos Oz avait

déjà répondu dans son grand œuvre *Une Histoire d'Amour et de Ténèbres* : « Au fond, quelle est la part de l'autobiographie et de la fiction dans mes récits ? Tout est autobiographie (...) L'ensemble de mon œuvre est autobiographique, mais je ne me suis jamais confessé. Le mauvais lecteur veut tout savoir, immédiatement, ce qui s'est réellement passé. Ce qui se cache derrière l'histoire (...) Le mauvais lecteur exige que je lui épluche mon livre. ». Et de conclure : « On se trompe si l'on cherche le cœur de l'histoire dans l'interstice entre la création et son auteur : il vaut mieux le rechercher non pas dans l'écart entre l'écrit et l'écrivain, mais entre l'écrit et le lecteur. » Et c'est bien ce à quoi nous engage Albert Bensoussan par son oeuvre, notamment dans ce livre.

Chantre de la mémoire juive d'Algérie, riche d'une expérience et d'une vie belle, se penchant sur son passé et ses manques, ses pertes, il nous invite à en faire de même, à nous souvenir non pour entretenir une nostalgie douloureuse, mais pour revivre des moments heureux que nous-même avons vécus, pour « ressusciter » nos morts – « Oui, nous dit-il aussi, mes défunts sont en vie » – pour mieux nous comprendre nous-mêmes, accepter nos échecs et notre finitude, nous accepter avec joie et sérénité. Et j'en terminerai avec cette réflexion de l'auteur sur la vieillesse, où chaque mot est important : « On dit que la vieillesse, le plus souvent, conduit à l'indifférence. (...) L'on a tendance à croire que ce repli, ce reflux d'énergie, de force ou de projet est défaut sénile, sans voir que c'est attitude de sagesse. » C'est du plaisir de lecture en même temps qu'une leçon de vie que nous offre généreusement Albert Bensoussan dont je vous invite à lire sans tarder son nouveau roman.

**Serge Hannoun**